

Résister, c'est créer¹

L'information est un droit. Même imparfaites, télévision, radio, presse écrite sont des éléments clés de la démocratie. Cependant, chaque jour, des journalistes payent de leur liberté le simple fait de faire leur métier. Florence Aubenas refusait la crise morale qui mine la profession, et rêvait d'une autre presse, échappant à l'idéologie de la communication (1). Elle a disparu en Irak le 5 janvier dernier, avec son interprète Hussein Hanoun. Comme d'autres avant elle, et d'autres après. Personne ne peut admettre cette situation. Des manifestations se sont organisées, des portraits géants accrochés sur les bâtiments publics, leurs noms projetés dans la nuit sur l'Atomium. Affiché comme une pub, dans les gares, le visage de Florence, avec le mot VITE, nous interpelle, nous hante... Leur libération, c'est la nôtre.

Les Européens qu'a rencontrés Jeremy Rifkin, professeur à l'Université de Pennsylvanie (2) font un rêve, celui de vivre dans un monde où tous seront inclus, où personne ne sera laissé au bord du chemin. Aux Etats-Unis, des gens nous envient! Le rêve européen! Nous l'assumons. Nous sommes proches de nos amis français, allemands, espagnols, grecs, italiens, slovènes, polonais ou autres. Nous ferons l'Europe avec eux. Pas celle qui se construit, arrogante, sur le pouvoir et le profit, pas une resucée de ce que sont devenus les Etats-Unis... Non. Une Europe différente, où se conjuguent liberté et solidarité, une Europe forte de la diversité de ses cultures - pour autant qu'elles respectent les droits de l'homme, et de la femme. Dans les rues de Bruxelles, le 19 mars, quatre-vingt mille syndicalistes, altermondialistes et autres non étiquetés, venus de partout, du Portugal à la Roumanie, juxtaposés, joyeusement mélangés, confrontaient leurs points de vue. Une saine colère! Si on n'y a pas beaucoup parlé d'art, il y était question de culture, au sens large: on n'en est jamais loin quand on se bat pour un monde équitable.

Les menaces que le Vlaams Belang fait peser sur la culture sont préoccupantes. Il faudrait, selon eux, rien moins que fermer le KVS (Théâtre royal flamand). Et le Toneelhuis (Antwerpen) et aussi le Publiektheater (Gent). Trop ouverts à leur goût, trop interculturels, trop intellectuels. En combattant les théâtres des grandes villes, écrit Eric Corijn, l'extrême droite cherche consciemment l'affrontement culturel (...) et transforme le débat en guerre sans nuances. Jan Goossens, directeur du KVS, n'a pas l'intention de se laisser faire: 75% des gens ne votent pas pour eux. Il ne faut pas faire comme s'ils étaient au pouvoir. La résistance s'organise!

Et les Etats généraux? Nous y pensons. La Ministre aussi. Mais quand la culture va mal, il n'y a qu'une réponse: encore plus de culture! Plus engagée, plus impliquée! Les artistes l'ont compris, les institutions aussi, et les associations. Dans le cadre de NéonNord (3), notamment, trente artistes, stylos, caméras et micros au poing, questionnent le Quartier Nord, récoltent les gestes et la parole. Ils en font le portrait vivant. La radiographie. Celle du bonheur?

Georges Vercheval

(1) Florence Aubenas et Miguel Benasayag, *La fabrication de l'information et Résister, c'est créer*, La Découverte, 1999 et 2002.

(2) Jeremy Rifkin, *Le Monde diplomatique*, avril 2005.

(3) NéonNord, manifestation multiforme, en six lieux, à propos du Quartier Nord et de la prostitution, Bruxelles/Schaerbeek, 30.4 - 21.5.2005.



Thierry Lenoir, *Coin de rue n° 2, bois*, 1991

n°13 printemps 2005

Sommaire

- Etats Généraux de la Culture
 - Culture et démocratie, ça s'enseignerait? ... 2
 - Faire œuvre collective et après
 - Jeunes artistes et Maisons de jeunes
 - La création interpelle la démocratie
- Culture ET Démocratie
 - Made in Belgium, "une histoire à la belge" ... 6
- Dialogue interculturel
 - Dialogue des peuples et des cultures ... 7
- Art et école
 - Quel accès à la culture grâce à l'école? ... 8
- Art et Politique
 - Il fait froid dans l'histoire ... 9
- Pratiques culturelles et engagement
 - La création par, pour et avec tous ... 10
- Côté « images »
 - Thierry Lenoir ... 12

À PROPOS DES ÉTATS GÉNÉRAUX DE LA CULTURE

Le vaste chantier des États Généraux de la Culture bat son plein et mobilise le milieu culturel. Les réflexions, propositions, attentes fument de toutes parts. Le site www.forumculture.be de la Communauté française propose tous les textes transmis. Culture et Démocratie donne la parole à quatre personnalités d'horizons différents. Morceaux choisis...

Culture et démocratie, cela s'enseignerait?

L'art n'est pas le reflet de l'image du monde, il est la réalité de cette image, déclare un des jeunes protagonistes de "La Chinoise", film prémonitoire de Jean-Luc Godard (1967). Le programme est vaste pour ceux qui ont en charge la formation dans les écoles supérieures des arts, s'il s'agit de former sur plusieurs plans ceux qui les fréquentent. Avant d'exprimer une image du monde, d'en proposer une vision qui permette à d'autres de construire la leur, il leur faut, d'une part, acquérir les outils qui permettent de l'appréhender et, d'autre part, s'insérer dans une chaîne de pensée et d'œuvres tout autant que dans la réalité des rapports entre les hommes. En même temps, ils doivent acquérir les techniques instrumentales propres au mode d'expression artistique qu'ils auront choisi. C'est l'avancement simultané de ces démarches qui les amènera un jour à l'expression artistique qui est d'abord la transmission de l'expérience singulière d'un rapport au monde dans des formes telles qu'elles atteignent la sensibilité et l'intelligence des autres et les aident à construire leur propre expérience.

Les outils premiers de cet éveil sont, hélas, de nature destructive. À l'aide de tout ce qui peut servir, il nous faut détruire les murs des certitudes factices érigés par les médias autour du monde artistique. Biographies de stars, success stories, fleuves d'argent ne sont pas au bout du chemin dans lequel s'engagent ces étudiants. Il faut donc leur apprendre la force créatrice du doute, doute sur des formes qui n'ont qu'un temps de vie limité dans leur capacité à transmettre l'expérience du monde, doute sur les contenus qu'elles véhiculent...

Cette culture du doute est également vitale

pour l'enseignant, confronté aux questions de l'éveil à la dimension politique de la démarche artistique, à son insertion dans le champ des rapports entre les hommes.

Comment faire prendre conscience de ce que les moyens publics affectés aux activités artistiques proviennent de l'impôt et donc du travail? Que cette origine entraîne une responsabilité dans leur revendication et leur utilisation? Et que l'accès aux moyens de production de l'art dans certains domaines n'est pas un droit mais qu'il est naturellement subordonné à un ensemble de critères difficiles à définir, impliquant des choix qui relèvent tout naturellement du politique?

Comment rendre tangibles le fonctionnement des systèmes institutionnels dans lesquels nous sommes, de la sécurité sociale et de son financement, du danger des sirènes appelant à son détricotage, la nécessité de la solidarité sociale, de l'apparente contradiction entre cette dernière et la "liberté de création", à ne pas confondre avec le mirage de la liberté dans la vision libérale de l'économie...?

Ce travail s'accomplit avec des étudiants que l'histoire du XX^{ème} siècle a radicalement prévenus contre le ou la politique et qui considèrent ce terrain avec la plus grande méfiance. Une génération aux antipodes de celles des années 60 et 70, qui ne trouve plus nulle part d'organisation politique capable de relayer ses aspirations. Il serait faux de prétendre que nos élèves n'ont plus d'aspirations, mais elles se replient dans la sphère privée ou s'expriment à travers des mouvements ponctuels (refus de la guerre en Irak basé sur le rejet plus instinctif qu'inscrit dans une vision politique du monde, solidarités

tiers-mondistes diffuses, rejet du racisme, sensibilité aux problèmes environnementaux confinant parfois avec des positions jadis qualifiées de "réactionnaires", perception ambiguë des médias, "complices", et là encore sans base de réflexion aucune...). Les partis politiques ne les attirent pas. Assimilés au jeu politicien pour le pouvoir, les acquis démocratiques ne leur semblent pas des enjeux d'aujourd'hui (désaffection du vote, considéré comme inutile). Les partis ou organisations qualifiées d'"extrémistes" leur semblent relever des scories d'une histoire qui a mené à des catastrophes, indistinctement perçues.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la feuille de route est remplie, pour ceux qui ont à cœur de défendre les valeurs qui se résument parfaitement dans le binôme "culture et démocratie". Mais aujourd'hui, nous savons qu'y manquer ou y faillir produit les cataclysmes dont a été parsemé le siècle dernier... Fussions-nous les derniers à porter cette parole, pour nous précieuse, transmise de bouche à oreille depuis la république athénienne, rien ne nous autorisera jamais au silence.

"Y a-t-il des oreilles pour ce cri?", pleure Lear sur le corps sans vie de Cordelia.

Oui.

Nous, spectateurs, nous devons l'entendre. Puis le répéter pour que d'autres le répètent.

Michel Boermans
Professeur à l'INSAS

Institut national supérieur des Arts du Spectacle

Faire œuvre collective et après ?

Les pratiques sont nombreuses de "culture chaude", celle où se fait la culture de proximité où les artistes professionnels et les gens ordinaires coproduisent, où se mélangent les classes sociales, en complément de la "culture froide" où artistes et public ne se mêlent pas.

Mais que produit cette rencontre, voulue à la fois par les artistes et les acteurs sociaux, culturels et éducatifs? Si l'activité artistique peut se définir comme façonnement du concret, du réel, quasi comme rituel, les différents mondes (des arts, du travail social, des participants) réinterprètent ces actions en

fonction de leurs propres finalités.

Côté "monde de l'art", on peut relever trois postures chez les artistes. Pour les premiers, cette action est une expérience liminale, distincte de leur travail artistique: ils s'y investissent comme "pédagogues". Les seconds pourraient être définis comme des "artistes militants": pour eux, l'art équivaut à une potentielle métaphore du réel, l'expérimentation d'un "mode possible". Echappant à l'ordre des choses, cette action rend possible une création collective et la mise de leur art au service d'un mieux vivre ensemble. Enfin, les troisièmes sont partisans d'une esthétique

relationnelle: construire une œuvre personnelle dans la trame de relations interindividuelles, les relations humaines deviennent alors l'objet de leur création.

Dans les deux derniers cas, l'action est terrain d'expérimentation à l'avant-garde de l'art contemporain. Cette rencontre produit des objets artistiques mal identifiés, si mal qu'ils rencontrent jusqu'au refus de la reconnaissance d'une quelconque qualité artistique, ce qui pose la question du statut de l'artiste dans de telles actions.

L'art produit du lien social. Pour ces pro-

fessionnels, de telles actions représentent des espaces d'expérimentation : elles offrent le moyen de situer les gens sur le terrain de leurs potentialités, non de leurs incapacités. Certains estiment que l'animation socioculturelle est un outil pour détourner les "inutiles au monde" de leur colère, et que l'esthétisation est une stratégie de pacification... D'autres dénoncent la violence symbolique entre artistes peu soucieux du social et du public fragilisé.

La création collective produit donc des formes sociales très différentes. Pensée et réalisée comme un espace d'hospitalité, l'œuvre est le moyen de médiatiser un point de vue qui n'a pas accès à l'espace public.

Mais elle peut être définie comme une forme protocolaire, car les participants sont transformés en signes d'une création personnelle. Ou encore prendre la forme d'un processus collectif où forme et contenu sont l'œuvre même. Ce travail socio-artistique pose la question de la place de l'autre : est-il un vis-à-vis, une image, un message, un témoin ou un invité ?

Il questionne aussi la refonte contemporaine des classifications artistiques et de la redéfinition des modalités de gestion du social. La combinaison des besoins auxquels répondent ces actions transfrontalières entraîne des difficultés de catégorisation et d'évaluation des solutions proposées.

La reconnaissance de telles actions, la publicité qui leur est faite, le soutien financier ne sont pas, malheureusement, à la hauteur de leurs ambitions. Si le point commun entre les objectifs des différents intervenants est celui de l'expérimentation, trouvons les moyens de permettre les essais et les erreurs, l'empirisme qui permet l'adhésion vers des "mieux vivre en société" multifaces.

Marcel De Munynck
Zinneke

Inspiré par une lecture concernant l'Art sur la Place, à Lyon et l'analyse de Virginie Milliot, Maître de conférences en ethnologie à l'Université Paris 10 Nanterre.

Les jeunes artistes et les Maisons de jeunes

Werner Moron, artiste, très impliqué en ce qui concerne les Maisons de jeunes, nous a envoyé ce beau texte, mobilisateur, résumé de sa contribution aux Etats généraux "Arts plastiques". À méditer.

La culture, c'est de ne pas tuer, de ne pas se tuer.
La culture, c'est une transmission, un accueil.
C'est le pays d'une seule émotion.
C'est notre corps.
C'est nous tout seuls.
C'est toute notre humanité passée, présente, à venir.
La culture, c'est notre bêtise, c'est notre bêtise bafouée.
C'est notre bêtise de tous les jours retournée comme une taie d'oreiller dans l'encadrement

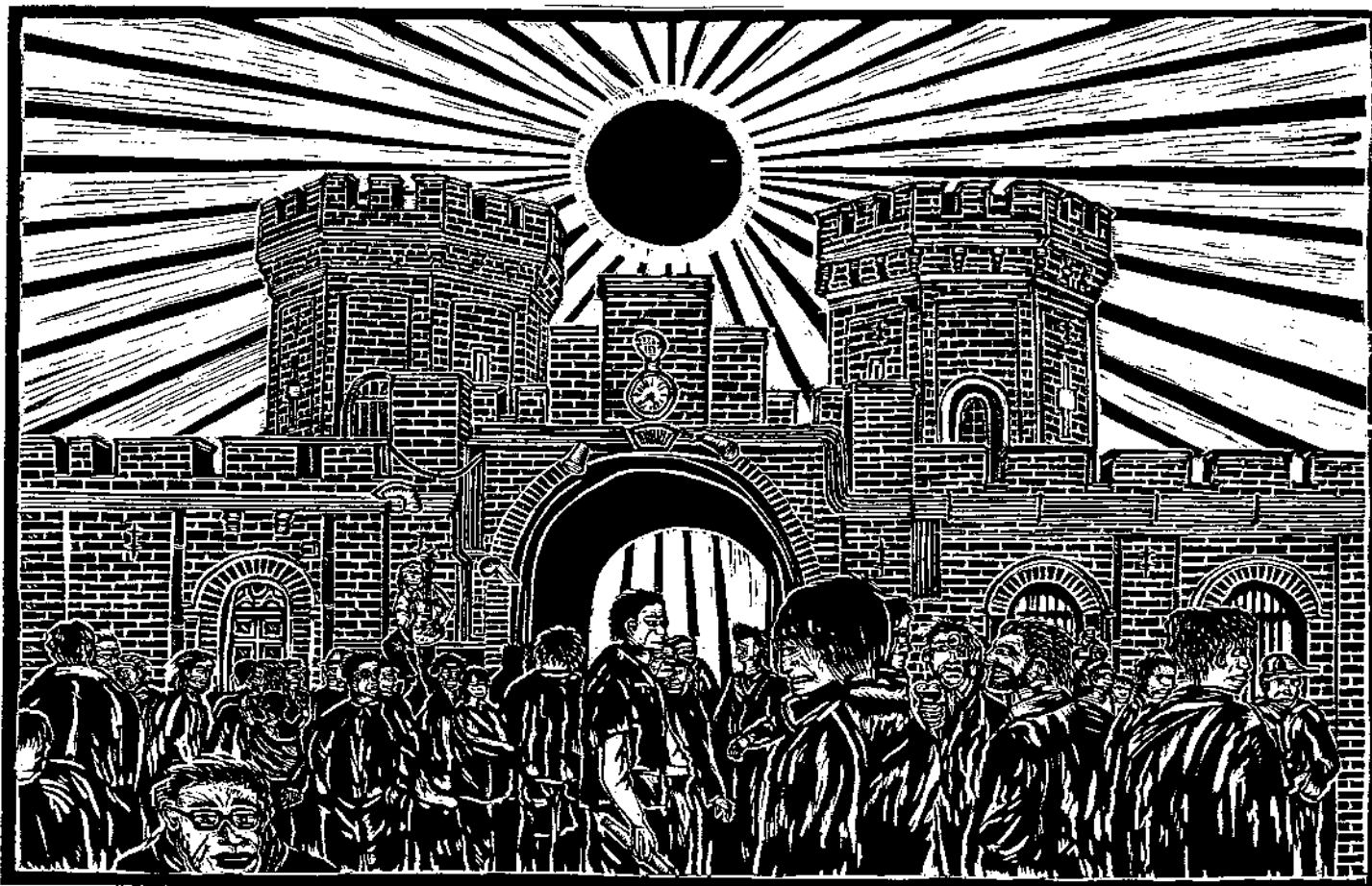
d'une fenêtre ouverte au printemps.
La culture, c'est l'amour.
C'est une volonté que rien n'attend.
C'est une lutte à 360° pour ne pas décevoir les jeunes hommes, les jeunes femmes que nous fûmes ou que nous sommes.

La culture, par son travail d'introspection dans le corps de chaque individu, est le seul cordon sanitaire solide et décent en rempart au chien que nous logeons tous.
La culture, c'est moins de tentations extrémistes.

Les extrêmes de la culture sont les paratonnerres sur le front des extrémistes que nous sommes.

La culture, c'est la catharsis, le théâtre, la place publique, le Wall Street de nos élans collectifs, de nos dépressions et de l'état de notre animalité au milieu des édifices en dur, en chiffres, en images et en mots de la société de marché et sa grande spirale de chrome fonctionnelle.

La culture, ce n'est pas tout. Ce qui n'est pas la culture, n'est pas la société. Le marché, le



Thierry Lenoir, *Un château en Belgique!*, bois, 2000

marché au carré, n'est pas la société. Il n'en est que la conséquence, l'avatar.

La culture, c'est une société qui se pense et puis s'organise. La société de marché s'organise et pense à mieux s'organiser. Nous aussi, il serait bon que nous nous organisions pour nous entendre sur au moins une chose.

Commençons par nous accorder sur cette première chose et partons de là.

Imposons-la ensuite, imposons-la clairement dans toutes les sphères où les idées et les événements se jouent : la presse, la politique, le commerce, la population de tous les jours.

La culture pour tous ?

La culture pour tous, c'est ambitieux. On devrait d'emblée dire la culture pour ceux que nous pourrions atteindre, c'est plus prudent. Nous dirons "culture pour tous" quand nous aurons touché tout le monde. En attendant, parlons de culture dans l'espoir de tous. Récoltons ces espoirs, donnons aux jeunes, par exemple, la possibilité de formuler

cet espoir, cette culture vivante en friches. Faisons ce que nous savons faire. Méliions une culture de l'accueil.

Dans des conditions que je ne vous décrirai pas se déroule le théâtre d'une rencontre des plus jeunes d'entre nous, des derniers arrivants avec les concepts de notre société. Une culture par défaut se joue sous des ciels aux néons parkinson.

Je vous invite à venir les visiter, allons visiter les jeunes pousses.

Coïncés entre le commerce et l'école, à partir de 17h, le mercredi après-midi et pendant les congés scolaires, les Maisons de Jeunes continuent, à travers leur talent de l'accueil, à transmettre les principes actifs de l'art sur tout le territoire de la Communauté française.

J'invite les jeunes artistes, sortis des écoles, à venir écouter les plus jeunes qu'eux. Cette simple mise en présence fait de ce jeune ou de cette jeune artiste un livre, une peinture,

une danse, un chant vivant, un pincement. C'est donc bien vrai ! Il y en a qui font de l'art ! Et ils sont là devant moi. Et je les comprends. Et ça me sert dans mon petit bordel, dans ma petite confusion intime.

Le fait que vous existiez et que vous les accueilliez dans votre vision, que vous partagiez avec eux votre bagage et votre subjectivité (surtout) induit que vous fassiez œuvre de transmission.

Etre animateur culturel dans les Maisons de Jeunes doit devenir un débouché possible. Indépendamment d'un premier salaire, des aspirants artistes seront poussés dans leurs derniers retranchements pour rendre ce qu'ils font, et donc ce qu'ils sont, accessible à des plus jeunes qu'eux : une transmission, une révolution, dans le sens des saisons.

Werner Moron
Plasticien et éducateur

La création interpelle la démocratie

Si le rapport introductif aux Etats Généraux de la Culture est souvent généreux, il se noie dans de nombreuses confusions, car il mêle fréquemment l'éducation permanente et la création artistique, posant presque à chaque fois les problèmes en terme de culture et non en terme de création artistique. Or, sans créateurs et sans un soutien suffisant à ceux-ci, les structures sont vides et il ne peut y avoir de politique culturelle qui ait une validité. Pour ce qui a trait au théâtre, il s'agit des comédiens, des metteurs en scène, des auteurs, des scénographes et de tous les métiers qui concourent à la réalisation scénique, faisant de l'art de la scène une entreprise plus collective que d'autres disciplines artistiques et qui, dans son fondement, interpelle la démocratie.

Nous n'avons plus aujourd'hui à opposer les structures institutionnelles théâtrales aux créateurs ou aux compagnies, comme ce fut le cas dans les années soixante. Nos théâtres se sont diversifiés et se sont ouverts. Cependant, ces structures disposent de moyens insuffisants pour mener des productions conséquentes. D'autre part, les créateurs sont dans un rapport inégal avec ces dernières, ne disposant pas de stabilisations qui puissent aussi les rendre plus autonomes dans la recherche artistique et établir de véritables partenariats.

Si le paysage théâtral s'est considérablement diversifié, il n'en demeure pas moins que la pratique théâtrale axée sur la recherche a été fortement sacrifiée. On peut observer un formatage généralisé, de qualité, mais dont la prise de risque est faible. Ceci tient également au fait que la plupart des spectacles disposent d'un budget trop limité que pour pouvoir prendre le temps de travail nécessaire à la maturation et à l'exploration des formes. Le temps même d'exploitation du spectacle est trop restreint que pour pouvoir atteindre le public et tenir compte des améliorations en fonction de sa réception.

Parlons d'abord structures institutionnelles : on observera que toutes les régions ne dispo-

sent pas d'un Centre dramatique. Il y a des espaces géographiques où l'on ne distingue pas quelle politique théâtrale est en œuvre et quel est le référent. C'est regrettable, car ces centres ont des charges et des missions proches d'un service public (productions d'une certaine envergure, collaborations avec des créateurs de la région - mais pas exclusivement - espace de soutien aux émergences, travail continu avec le public, etc). Leur manque de moyens, comme au Théâtre National, le handicap à trois niveaux : impossibilité de monter une production d'envergure pouvant employer un nombre important de comédiens et capable de rivaliser avec des productions d'autres pays, difficulté à se doter d'un studio plus axé sur la recherche et, enfin, incapacité à élargir le public. Quand aura-t-on en Communauté française les moyens décents pour monter une tragédie historique de Shakespeare, telle "Le Roi Lear", une œuvre épique de Bertolt Brecht comme "Mahagonny", ou une fresque poétique de Jean Genet comme, par exemple, "Les Paravents" ?

On parle de scènes de référence et je suis attaché à cette notion, car quelque part, il est utile et stimulant qu'existent des structures qui constituent des pôles. Je me souviens d'un débat, il y a une dizaine d'années, qui opposait Bernard Focroulle à des compagnies de taille plus modeste. Ces dernières prétendaient que l'opéra mangeait l'argent et que ces spectacles étaient trop chers, et pour un public élitiste. Je me suis opposé à ce point de vue, démagogique à mon avis, craignant que son application nous prive de productions d'envergure. Peut-on imaginer un instant que le Théâtre Royal de la Monnaie, faute de moyens, ne soit plus qu'une structure de production d'opéra de chambre ? C'est risible, n'est-ce pas ?

On entend maintenant ce qui, à force d'être répété, devient une idée reçue, que le marché est saturé. Saturé de quoi ? Est-on jamais saturé d'actes créateurs ? Et s'il existe un trop plein, les productions d'une certaine ampleur

ayant aussi la possibilité de circuler à l'étranger, ne seraient-elles pas justement en mesure d'engager des équipes conséquentes ?

Mais la force du théâtre réside aussi dans des groupes et des créateurs qui viennent avec leurs démarches, qui rassemblent autour d'eux des équipes, qui œuvrent dans l'inattendu, qui ont leur logique propre, une cohérence, un parcours. Déjà dans le décret que nous connaissons (et même avant), il a été imaginé des conventions et des contrats programmes qui reconnaissent la justesse de ces interventions et leur donne une légitimité. Mais les nouvelles générations se retrouvent bloquées. Quand donc le Ministère de la Culture prendra-t-il ce taureau par les cornes, sans jouer les toréadors qui rendent l'animal fou furieux en agitant un vague chiffon rouge ? L'absence de politique sérieuse et cohérente en ce qui concerne cette question - qui, je le rappelle, est au cœur du développement créatif - engendre un encombrement absurde à la Commission Consultative d'Aide aux Projets Théâtraux (CCAPT). De fait, elle nie les travaux du Conseil Supérieur de l'Art Dramatique (CSAD) qui restent ainsi sans suite.

A propos de la dite saturation, il est aussi de bon ton de diagnostiquer un trop grand nombre d'écoles artistiques. Méfions-nous des analyses à l'emporte-pièce : en supprimer reviendrait à balayer la diversité des démarches pédagogiques et des options en matière théâtrale. Aucune de ces écoles ne fait la même chose. D'autre part, peut-on programmer que, pendant X années, il y aura trop de comédiens et de metteurs en scène sur le marché, et ensuite qu'on en manquera ? En matière artistique, il faut craindre la conception de la rationalisation comme on la conçoit dans une entreprise commerciale.

En ce qui concerne les synergies tant souhaitées, je ne parlerai que de la question des Centres culturels. Il y a déjà plusieurs années, dans une option démocratique, il a été préconisé qu'ils puissent s'arrimer à la création

Art et alphabétisation

Devant le succès des expériences artistiques menées avec les collectifs d'alphabétisation, un moment de réflexion et de partage s'avérait nécessaire. Plus de deux cents personnes ont participé, le 18 février dernier, au colloque organisé par les services éducatifs de La Monnaie («Un pont entre deux mondes») et des Musées royaux des Beaux-Arts, en collaboration avec l'asbl Lire et Ecrire. Bernard Focroulle, directeur de La Monnaie, introduisait les débats, faisant le point des attentes des uns et des autres. *Si la conservation du patrimoine et l'éducation sont parmi les premières missions d'un musée, nous rappelle Brigitte de Patoul, responsable du service éducatif des Musées des Beaux-Arts, nous n'oublions pas pour autant notre mission sociale. Celle-ci est essentielle et devrait être incontournable!*

France Lebon, directrice générale pour l'éducation permanente en Communauté française, souligne l'importance de créer des ponts entre démocratie et culture et se réjouit du développement d'expériences telles que celles présentées tout au long de la journée: les ateliers «voix» de La Monnaie, le projet «Sésame» aux Musées royaux des Beaux-Arts, la collection «Entre Mots» des Ateliers de la Banane, ou les ateliers de dessin, de calligraphie ou d'écriture en prison.

Ces initiatives innovantes doivent leur succès à l'engagement et aux compétences complémentaires des intervenants culturels ou artistes et des travailleurs sociaux ou formateurs. La dimension créatrice est motivante et dynamisante dans un processus d'apprentissage. Aller à la découverte d'un patrimoine, rencontrer un artiste, s'initier et pratiquer une discipline artistique en atelier ou participer à une création collective... représentent différents modes de relation à l'art, extrêmement riches, tant pour les apprenants que pour les intervenants. Il ne s'agit donc pas de transmission ou de pratiques «académiques» mais d'échanges interactifs, riches des différences et des expériences de chacun, de chaque culture. La communication par l'art, l'émotion et la rencontre sont au cœur de ce processus de dialogue interculturel.

Il reste beaucoup de questions autour de ces projets, en matière de reconnaissance, de formation, de financement, d'information, de coordination, de médiation, de développement, de récurrence. Une réelle volonté de la part des responsables politiques est indispensable afin de dégager les moyens adéquats au développement de ces initiatives encore confidentielles et ponctuelles.



Thierry Lenoir, Coin de rue n° 3, bois, 1991

théâtrale. Il a été question d'y créer des résidences. Rien n'est venu. Seuls deux ou trois d'entre eux ont pu bénéficier d'une subvention particulière en ce domaine. Y aura-t-il enfin un programme en la matière ou doit-on abandonner cette piste? Il faudra le dire clairement.

Je me dois aussi de pointer l'incroyable manque d'infrastructure pour le travail des compagnies. Une seule question: où sont les salles de répétitions et combien coûtent-elles? Imagine-t-on un peintre sans atelier, un écrivain sans stylo (pardon, sans ordinateur), sans bourses ou résidence d'écriture? Là aussi, un chantier est nécessaire: peut-on recenser les salles existantes qui ne sont plus occupées et qui ne demanderaient qu'un aménagement minimal adéquat?

Que dire de la faiblesse du soutien aux auteurs dramatiques de la Communauté française? Les échanges avec la Chartreuse se sont améliorés, certes. Les deux rapports d'activités de la CCAPT, sur un total de quatre ans, montrent que le soutien à la création d'auteurs belges se taille la part du lion. Certains théâtres ont cette donnée dans leur cahier des charges. Mais ce qui fait défaut, c'est l'amplitude de ces productions et leur

développement. La Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (SACD) a sûrement quelque chose à dire à ce sujet. Et quel lien avec la RTBF qui ne participe pratiquement pas à la création alors qu'elle est l'institution la mieux dotée de la Communauté?

J'en terminerai par ceci: depuis des années, je suis sidéré par le manque de soutien à la diffusion de nos spectacles à l'étranger. Des bruits de couloirs assourdissants font état des carences du Commissariat Général aux relations Internationales (CGRI) qui devrait en être le premier acteur. Est-on satisfait de tourner dans notre village communautaire? Cette interpellation n'est pas anodine, ni périphérique: le village aujourd'hui est mondial. La reconnaissance de nos créateurs à l'extérieur de nos frontières est une condition de la qualité et de la vitalité de la création elle-même. Ceci dit (tout le monde le sait mais il faut obstinément taper sur le clou), sans refinancement, peut-on espérer une vraie politique de création qui fonde la vie démocratique?

Richard Kalisz

Metteur en scène et Président de la CCAPT

MADE IN BELGIUM, "UNE HISTOIRE À LA BELGE"

La Belgique fête cette année ses 175 ans, à renfort de publicité et de grandes expositions vantant une certaine âme belge ou un esprit particulier, souvent qualifié de "surréaliste". Ces projets, à caractère artistique et historique, sont d'autant plus étonnants qu'au niveau institutionnel et politique il n'existe quasi plus de culture "belge", celle-ci ayant été dispatchée vers les communautés française et flamande. Seules au Gouvernement fédéral subsistent encore quelques compétences dites "culturelles" qui dépendent du Service public fédéral de Programmation Politique scientifique - c'est le cas, entre autres, des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique.

Depuis le lancement des 175/25 ans de la Belgique, les débats se succèdent dans la presse et sur les ondes radiophoniques, la discussion ayant souvent porté non sur la remémoration mais sur les pronostics de survie de l'Etat fédéral. Avec de telles perspectives, la précarité des institutions scientifiques fédérales est encore plus tangible que dans le secteur culturel de la Communauté française.

L'équation "Culture et Démocratie" est donc plus que d'actualité au niveau fédéral, d'autant qu'elle a fourni une solution faussée dans le cadre des 175 ans de la Belgique. En effet, la "culture" choisie par le Fédéral, à l'occasion de ses 175 ans, se cristallise dans *Made in Belgium*, l'exposition "Guinness Book des Records": 6.600 m² de surface, 2 km de parcours, 4.000 objets venant de près de 250 musées et... 11 millions d'euros d'investissement!

Made in Belgium, organisée par l'asbl "Collections et Patrimoines", est en réalité le fruit du travail de René Schyns, auquel l'on doit déjà *Tout Hergé*, *Tout Simenon*, *J'avais 20 ans en 45*, le réaménagement du Château de Seneffe... Schyns, un privé, se profile en Belgique, depuis une dizaine d'années, comme un curateur d'événements qui drainent les foules, tout en revendiquant une assise scientifique servie par une mise en scène attractive. Or, sans vouloir tomber dans le débat culture populaire versus culture élitiste, la démarche de "Collections et Patrimoines" est en réalité totalement inversée, la scénographie l'emportant sur le didactique.

De plus en plus d'institutions publiques ouvrent leurs portes à ce type de sociétés privées en espérant faire venir les masses, avec pour effet pervers que, dorénavant, ces sociétés privées ont droit à des financements publics. Dans le cadre de *Made in Belgium*, les organisateurs ont ainsi reçu la somme de 2 millions d'euros du Premier ministre, auquel il faut encore ajouter 750.000 euros de la Loterie Nationale, sans compter le soutien d'autres sociétés publiques... au détriment des institutions scientifiques fédérales.

Il y a deux ans, le Service public fédéral de Programmation Politique scientifique avait demandé aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, au Cinquantenaire, au Musée des Sciences naturelles, au Musée de l'Afrique centrale, à la Bibliothèque royale et aux Archives générales du Royaume de concevoir des expositions cadrant avec les 175 ans de la Belgique. Les budgets fixés furent vagues, les six institutions devant commencer à travailler sans montage financier clairement défini alors que, parallèlement, des subsides extraordinaires étaient débloqués pour *Made in Belgium*. Finalement, les six institutions mandatées recevront chacune 212.000 euros, dont la dernière tranche sera versée en 2006, soit 40% de moins que les 2 millions d'euros octroyés par le Premier ministre à *Made in Belgium*.

Les projets fédéraux et *Made in Belgium* sont, dès le début, entrés dans une concurrence toute naturelle, visant parfois les mêmes pièces, comme ce fut le cas avec le Cinquantenaire autour de l'Art nouveau. La débauche de moyens financiers octroyés aux organisateurs de *Made in Belgium* leur a permis de ratisser large, tandis que les budgets serrés des autres institutions les ont parfois contraintes à renoncer aux œuvres d'art demandées en prêt à des musées étrangers. À côté, le battage médiatique de *Made in Belgium* autour du convoiement de la pseudo épée de Godefroid de Bouillon frise l'arrogance.

Aujourd'hui, le sponsoring s'est largement répandu au sein des institutions à vocation culturelle, permettant de réaliser des projets qui ne seraient pas viables s'ils devaient se contenter des seuls subsides publics. La tâche n'est pourtant pas aisée, certains projets se faisant plus attractifs que d'autres aux yeux des investisseurs. Ainsi, le dossier du Musée de Tervueren pour les 175 ans de la Belgique n'avait pas suscité l'enthousiasme des sponsors: sur la couverture, une carte postale remontant à 1900 avec un homme noir pendu dans la savane et, en dessous, un petit mot du colonial à sa famille vantant la nature, le temps,

les paysages... Le but était de démontrer la banalisation de la violence et des traitements infligés aux Congolais. Document édifiant d'un point de vue scientifique mais peu engageant pour un privé voulant investir dans les festivités des 175 ans de la Belgique.

Ces exemples posent deux questions majeures. Tout d'abord, au niveau du fédéral, les institutions scientifiques sont en prise à des problèmes de financement d'us, entre autres, à leur statut hybride dans un pays où le discours ambiant s'inscrit chaque jour davantage dans le confédéralisme. L'informatisation du patrimoine et des collections, un des grands projets du fédéral, tarde ainsi à se développer pleinement par manque de moyens. Le geste du Premier ministre qui a décidé d'octroyer 2 millions d'euros à la société "Collections et Patrimoines" en est d'autant plus amer, surtout lorsque l'on connaît les difficultés pour les institutions publiques à trouver du financement privé!

Reste l'autre problème soulevé par cette largesse: quelle culture promeuvent nos dirigeants? Quel projet pédagogique? Quelle médiation? Je l'ai déjà dit, il n'est pas question de parler de culture populaire versus culture élitiste. Par contre, comme l'a si bien souligné Henri Simons dans *Le Soir* du 16 mars 2005: "Il est inadmissible qu'une exposition qui se présente comme le moment-phare de la programmation du 175e anniversaire véhicule une telle falsification de l'histoire passée et présente de notre pays. Depuis plusieurs dizaines d'années, tant l'historiographie flamande que francophone a remis en cause la production littéraire du XIXe siècle qui visait à fonder l'Etat unitaire. Il est peut-être temps d'intégrer ces considérations à des projets pédagogiques destinés au grand public afin de sortir cette réalité des auditoriums d'universités."

Dans ce sens, *Made in Belgium* est un échec: le projet accumule les clichés derrière une scénographie attractive. Mais que va réellement retirer le grand public de cet événement? Il va retenir quelques noms jusque-là inconnus, sans pour autant les inscrire dans une continuité... La mise en scène supplante aujourd'hui l'objet, le document, alors que le seul moyen de rendre une exposition didactique et populaire est de partir d'une démarche scientifique, suivie de l'élaboration d'une scénographie adéquate (qui succède et non précède la sélection de la pièce) et, finalement, d'un travail de médiation, qui reste la meilleure interface entre l'œuvre et le public. Ce principe, évident, vaut la peine d'être rappelé, car plus que jamais, l'informatif et la "fait-diversification" l'emportent sur l'explicatif, la communication ayant d'ailleurs tendance à devenir hégémonique, en culture comme en politique.



Thierry Lenoir, *Les bergers d'Arcadie*, d'après Poussin, bois, 1998

Virginie Devillez
Docteur en Histoire

DIALOGUE DES PEUPLES ET DES CULTURES

Comment favoriser le dialogue au sein de l'Europe, cette mosaïque de peuples aux multiples sensibilités? A l'occasion de BrxlBravo, un colloque s'est tenu les 25 et 26 février 2005, au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles.

Les débats étaient introduits par le Président de la Commission dont la présence, en soi, était un bel encouragement. Pour José Manuel Barroso, "le temps est venu de consacrer davantage d'efforts à la culture, à nos cultures, dont la diversité représente une grande richesse - et au dialogue entre les citoyens issus de ces cultures". Un objectif stratégique pour l'Europe? Nous en prenons bonne note! Celle-ci, en effet, manque toujours de ce souffle sans lequel il n'y a pas de vie... Ján Figel faisait d'ailleurs remarquer, citant Jacques Delors: "on ne tombe pas amoureux d'un marché intérieur...".

Au cœur des interventions, la ville, la citoyenneté, la culture! Le développement de nos civilisations les conduit à être de plus en plus urbaines. Bruxelles en est un bel exemple: bicommunautaire, multi-communautaire, elle ressemble à ces villes composites que sont Berlin, Beyrouth, Bagdad, Belfast ou Birmingham (elles commençant toutes par un B; j'y ajoute Binche et Beeringen...). Malek Chebel nous met en garde: "ne pas permettre qu'elles se déshumanisent; les autoriser à s'offrir le surcroît d'âme qui permet l'évolution vers le multiculturel; la ville est le lieu naturel où se fait la transaction de biens, matériels et immatériels; et l'étranger doit y être de moins en moins étranger. C'est (ce devrait être) inéluctable."

Bernard Focroulle entraîne alors le public dans des réalités plus immédiates. Faisant référence à BrxlBravo, il présente Jan Goossens, directeur du KVS, le Théâtre royal flamand. Celui-ci connaît une dynamique nouvelle suite à son déménagement provisoire au Bottelarij qui lui a permis de briser le mur du lieu. Sortant du monolinguisme, attirant des publics différents, il s'est ouvert à de nouveaux auteurs et au multiculturelisme. Les jeunes du quartier ont aimé Ben Hamidou et Sam Touzani dans "Gembloux". Le Vlaams Belang, pas trop...

Il est impossible de restituer ici tous ces discours, les débats en atelier, et les parenthèses musicales, d'une exceptionnelle qualité? Nous ne tirerons donc pas les conclusions de ces journées, dont le rapport intégral sera publié par ailleurs.

Très subjectivement, nous conserverons une seule intervention, celle de Robert Palmer, dont nous avons apprécié la pertinence et le côté incisif. Elle apparaît dans notre traduction, d'après ses notes et les nôtres:

"Bush vient de venir à Bruxelles. Il n'y est pas venu pour parler avec... mais à ses partenaires! George Bush et la plupart des hommes politiques que je connais prétendent croire au dialogue inter-culturel. En fait, ils sont restés à l'âge du monologue.

Le dialogue, selon eux, doit nécessairement être intégré à une activité: conférence, séminaire, ou événement médiatisé. Parler à l'autre, cela se fait au Parlement, ou aux Nations-Unies. Il me semble, au contraire, que - et j'insiste là-dessus - le



Thierry Lenoir, *C'est l'amour (repassage)*, bois, 1989

dialogue n'est pas un événement, mais un processus, une conversation entre des personnes qui ont, sur tel ou tel sujet, des opinions différentes. Le principe même du dialogue est que chacun reçoive (accepte) quelque chose de l'autre partie! Ne suivons pas l'exemple de Bush dans ses efforts pour promouvoir un dialogue génétiquement-modifié! Les artistes dialoguent autrement. L'art, ils le pratiquent comme expérience spirituelle, non selon des tactiques politiques.

Les grandes institutions, comme La Monnaie, le BoZar, et les grands musées, c'est bien. Mais il y a aussi la rue, et des projets tels la Zinneke Parade. Et d'autres projets encore, nouveaux, plus petits, tout aussi intéressants. Nous devrions laisser davantage de place aux jeunes générations, à leur manière d'être, à leur inventivité. Les jeunes ont une ouverture extraordinaire. Ils sont à même de fusionner les langages, les styles et les traditions. Par nature et parce qu'ils vivent une époque où les identités se mêlent - mariages mixtes, migrations - ils sont plus aptes au dialogue que les générations qui les ont précédés.

Prendre des risques! S'éveiller, au niveau européen! Ne pas travailler contre l'art! Si la Commission croit réellement à la notion de "dialogue interculturel", elle ne peut faire les choses à moitié. Cela doit devenir un des piliers de son action. Les effets s'en feront sentir dans tous les domaines, notamment en politique étrangère, pour le maintien de la paix, la prévention des conflits, donc pour la sécurité... Certes, la pauvreté des budgets de la Commission dans les domaines de l'éducation et de la culture - en tant que tels - sont un frein à l'action.

Cependant, l'art peut ne pas être "ghettoisé"! Il n'est pas impossible d'utiliser d'autres programmes. Cela permettrait d'amener des éléments d'action culturelle dans des domaines où ils ne sont pas pris en compte, les Relations extérieures ou l'Aide humanitaire...

Si la Commission est réellement sérieuse, elle doit réunir ces potentialités, additionner les forces, dépenser moins pour des actions "symboliques" ou la promotion d'activités de "mono-logue", et davantage pour lancer ou soutenir des projets qui font vraiment avancer les choses! A-t-on réfléchi (devrait-on entreprendre une étude?) à ce que pourrait être le rôle de l'art dans le maintien de la paix? Faites de la culture une composante centrale de la politique de l'Union européenne. Rendez-la visible! Et faites du dialogue un processus à long terme.

Il faudra pour cela donner aux artistes et organisations culturelles une certaine liberté, ainsi que les moyens financiers correspondants, ceux-ci devant être rapidement disponibles, sous peine de démotivation... Et privilégier les actions inventives, celles où existe la dimension interculturelle, celles où les artistes se préoccupent des publics les plus vulnérables!

Le monde traverse une période de grande confusion, et il n'y a pas de réponse claire. Osons rêver, cependant. Il y a de formidables chantiers en perspective pour la Commission!"

Robert Palmer
Conseiller culturel international
www.palmer-rae.com

Brèves

ReMua: un réseau de musiciens intervenants en ateliers

La Belgique foisonne d'activités musicales en tous genres, et des ateliers musicaux alternatifs apparaissent depuis peu (Maison de la création, Mus-e, la Chaise musicale...). Ces ateliers se conçoivent et s'adaptent à tous les publics, des plus "fragiles", sans aucune expérience musicale, aux musiciens confirmés. Ouverts à toutes les musiques, ils privilégient une approche ludique, active et créative afin de créer une alchimie particulière qui permette à chacun de découvrir le monde musical, de s'exprimer et de s'épanouir au contact des autres.

Les musiciens intervenants se forment sur le tas et sont propulsés dans la profession sans aucun bagage réel. Les demandes pour l'organisation de tels ateliers sont de plus en plus grandes mais trop peu de musiciens sont outillés pour les animer. Aucune formation reconnue, ni possibilité de recyclage n'existe en Belgique.

Sarah Goldfarb s'est formée en Grande-Bretagne. Elle propose aujourd'hui de transmettre son savoir et de développer un réseau de musiciens intervenant en ateliers. Le réseau ReMua met en place des formations spécifiques, axées sur la musique, la communication et la pédagogie. Il vise également à établir une reconnaissance et une revalorisation de la profession de musicien intervenant. Il propose des projets collectifs et projette la réalisation et la diffusion de catalogues (de musiciens, d'institutions...).

Sarah Goldfarb
Tél.: 02 538 59 77 - sarah.goldfarb@tiscali.be

Une Nuit pour la démocratie: donnez de la voix et participez au projet

En clôture de l'exposition "En avant pour le suffrage universel, une histoire inachevée", un ensemble de partenaires associatifs et particuliers – dont La Fonderie, le CBAI, la Ligue des droits de l'Homme, plusieurs maisons de quartier et Culture et Démocratie, – organisent le 24 septembre prochain, à Molenbeek, "Une nuit pour la démocratie". Pour mener au mieux cet événement festif et artistique, les organisateurs lancent un appel au public des associations et aux particuliers qui ont des choses à dire à propos de la démocratie et veulent profiter de cette nuit pour les exprimer.

Si vous souhaitez participer ou encadrer un atelier artistique, rejoignez les groupes de création afin de donner une forme originale à un propos sur la démocratie, ses enjeux, sa place dans notre société! Entre autres, un atelier autour du détournement d'affiches et un groupe sur les caméras de surveillance factices attendent vos idées insolites pour mettre sur pied un projet collectif...

Anne Brunelle (La Fonderie)
Tél.: 02 413 11 83
abrunelle.lafonderie@swing.be

QUEL ACCÈS À LA CULTURE GRÂCE À L'ÉCOLE?

Le groupe de travail mis sur pied en 2004 par Culture et Démocratie, s'est réuni à nouveau, ce 23 mars, à l'ULB. Rassemblant des opérateurs culturels, des enseignants, des responsables pédagogiques et des représentants des administrations, la rencontre avait pour objectif principal de formuler des principes de base en matière d'art à l'école. Les participants ont "planché" sur quelques propositions à soumettre aux Etats généraux de la Culture.

Nous pouvons, aujourd'hui, nous réjouir d'un intérêt croissant des responsables politiques pour l'introduction de l'art à l'école, applaudir à la volonté de collaboration des Ministères de l'Enseignement et de la Culture, saluer les actions et initiatives telles que Ecole en Scène ou Anim'action, même si ce sont des expériences pilotes. Mais ne criions pas victoire trop vite! A première vue, le Contrat stratégique pour l'Education mis en discussion par la Ministre Marie Arena ne laisse que peu de place à l'art à l'école, d'ailleurs associé aux activités sportives.

Former des passeurs de culture

Il apparaît qu'il ne sera possible de créer de réelles conditions d'accès à la culture qu'en s'attachant à la formation et à la motivation des enseignants et futurs enseignants et en mettant en place de nouveaux outils pédagogiques et didactiques. Premiers maillons d'une longue chaîne, ils doivent être convaincus de l'utilité de cette approche et recevoir dans leur cursus les clés qui leur permettront d'accompagner ou de gérer des activités artistiques dans leurs classes.

Pour entreprendre cette tâche complexe, les opérateurs culturels et les artistes sont également essentiels. Cependant, eux aussi doivent être formés. Si l'enseignant n'est pas nécessairement artiste, celui-ci n'est pas forcément pédagogue. Des partenariats entre les différents secteurs doivent donc être mis en place. Une collaboration et une concertation entre écoles et organes culturels permettraient de travailler plus efficacement à l'introduction de l'art à l'école et favoriseraient les projets à long terme. Afin de promouvoir les programmes et les dispositifs existants et d'en informer les enseignants ainsi que les réseaux sociaux, culturels et artistiques, un inventaire systématique, pratique et si possible exhaustif devrait être réalisé.

Au-delà du hasard: sensibiliser tous les élèves

Si ce n'est pas l'école qui offre l'accès à la culture, qui le fera? Espace de démocratie, elle doit rappeler que la culture est un droit pour tous. On ne peut admettre qu'un jeune n'ait pas été en contact, au cours de sa scolarité, avec les différentes

formes d'art. Tous les établissements, tous réseaux confondus, devraient être à même de sensibiliser leurs élèves et être soutenus dans des projets pédagogiques axés sur la culture. Idéalement, l'art devrait prendre place dès l'enseignement maternel, afin de sensibiliser les enfants dès le plus jeune âge, et se poursuivre aux niveaux du fondamental et du secondaire. Tout le corps enseignant devrait y être sensibilisé, car la culture peut prendre place dans tous les champs disciplinaires et pas uniquement dans le cadre d'un cours de français. Pour ce faire, il est nécessaire de démontrer que l'approche d'une discipline artistique s'inscrit parfaitement dans les socles de savoirs et de compétences définis dans le Décret Missions de 1997 ainsi que dans les recherches en pédagogie ayant cours aujourd'hui.

Entre les sciences, la gymnastique et le français

La connaissance de notre patrimoine culturel, la pratique artistique, la réalisation d'une création collective, la fréquentation de nos institutions culturelles (musées, théâtres, centres culturels...) sont autant de moyens différents et complémentaires indispensables pour penser le monde autrement et développer l'esprit créatif de chacun. Mais pour permettre à l'école de développer des projets culturels ayant un réel enjeu pédagogique, il est urgent de réinstaurer un espace-temps où ces pratiques puissent se déployer! Il n'est pas normal que les professeurs qui souhaitent s'investir avec leurs élèves dans le domaine artistique aient à le faire en dehors des heures de cours...

Ne pourrait-on envisager d'instaurer une plage horaire ouverte, alliant pratiques artistiques et considérations plus théoriques, unissant le voir, le savoir et le faire? Imaginer faire de la photographie au cours de physique ou de chimie, du théâtre au cours de langue ou des arts plastiques au cours de morale? Il faudrait libérer les idées, s'ouvrir à tous les "possibles"! L'essentiel serait de réunir les conditions suscitant l'envie chez les élèves d'approcher l'univers culturel et artistique.

L'école doit être le lieu où l'on donne à chacun les bases menant à la découverte, à l'autonomie, à la démocratie.

Marie Colot

IL FAIT FROID DANS L'HISTOIRE (OU: ROBERT POULET, AUJOURD'HUI)

Je pensais à ce "il fait froid dans l'Histoire" du poète Giorgio Caproni en refermant l'ouvrage de Jean-Marie Delaunois "Dans la mêlée du XXe siècle, Robert Poulet, le corps étranger" (De Kriger, 2003). J'aurais pu le lire avec calme et réel intérêt si je ne l'avais vite senti réorienté vers une réévaluation révoltante: l'auteur voit dans les quelques années de prison dont le pamphlétaire eut à souffrir "un des drames majeurs du second conflit mondial" (page 450).

Ainsi donc, les dizaines de millions de victimes d'Hitler se trouvent mises en balance avec la condamnation progressivement réduite d'un collaborateur mort à 96 ans après avoir été conduit poliment en France où il a tenu son cap. Voici pourtant, parmi tous ceux qu'on pourrait produire, quelques échantillons des vérités que le "maître à penser" inculquait aux lecteurs de son "Nouveau Journal":

- Nous n'avons guère connu de francs-maçons inoffensifs (17.10.1940).

- Toute la race blanche attend qu'on dise ce qui s'est passé (c'est-à-dire) célèbre le Grand Changement, un changement aussi profond que celui qui a suivi la Guerre des Gaules (5.2.1941).

- La civilisation contemporaine vivait en état de péché mortel (4.11.1941).

- Bienvenue aux meilleurs des Belges! (adresse aux légionnaires de Degrelle, 21.12.1941).

- Si Pétain avait dit, le 25 juin 1940: Daladier, Reynaud, Mandel, Blum ont été passés par les armes, pas un Français sur mille n'aurait trouvé cela anormal. Mais voilà,

à Riom, on fait du jurisdisme (11.3.1942).

- Les Hébreux parlent aux Français (évocation de l'émission de Radio Londres: "Les Français parlent aux Français", 31.8.1942).

Qu'un historien en passe de devenir la référence sur le sujet ne s'en soucie pas finira par bétonner l'assertion de Pierre Stéphany ("Le Monde de Pan", Racine, 2003, page 94) selon laquelle "on aurait du mal à trouver une ligne méprisante" dans les éditoriaux du fasciste belge.

Poulet croyait à une mise au ban de son œuvre et son biographe ne manque pas de relayer cette plainte. On peut comprendre qu'après la guerre, les non-nostalgiques se soient orientés vers d'autres livres que "Contre la plèbe" (Denoël, 1967), pour prendre un exemple. "On conçoit qu'en théorie, les prolétaires de toutes les nations tendent à l'égalitarisme racial, qui, du point de vue où ils se trouvent, paraît assez raisonnable. Tous les déchets se ressemblent" (page 87), et "Il y a des races plébéiennes" (page 95), rappelaient des théories dont on avait vu où elles pouvaient mener...

Les écrits de Poulet ont toujours été bien représentés dans nos bibliothèques et personne ne met en doute que "Handji", dont Plon a procuré l'édition définitive, soit l'un des bons romans de notre "réalisme magique". La collaboration de Poulet ne devait pas lui nuire littérairement; de là à ce qu'une pitié indue aidant, elle en vienne à le servir...

André Sempoux

Avant-propos

A l'heure où l'on fête les 175 ans de la Belgique, la période de la collaboration demeure à certains égards un tabou (d'où l'intérêt du "Retour à l'ordre", une étude remarquable de Virginie Devillez sur les relations entre art et politique). Il reste beaucoup à dire sur le destin ou le fourvoiement de tel idéologue influent ou de tel écrivain doué. Faut-il en parler?

Il serait curieux que l'historiographie nationale demeure muette alors que l'on en vient, à l'étranger, à exhumer les noms de Belges maudits comme Raymond de Becker ou Robert Poulet. La situation se corse lorsqu'il s'agit d'écrivains de valeur, car il faut alors négocier les interactions entre histoire intellectuelle et histoire de la littérature. "Culture" et "démocratie", on devrait le savoir, ne vont pas nécessairement de pair! Une même main peut écrire un poème sublime et un appel au meurtre. Ces cas historiques suscitent un malaise auquel il serait trop facile de se soustraire. Mais il faut que les faits historiques soient rappelés dans leur radicalité. Après avoir écrit une biographie en forme de réhabilitation de l'idéologue exististe et collaborateur José Streeel, Jean-Marie Delaunois en a récemment écrit une autre de Robert Poulet. L'écrivain André Sempoux nous a envoyé une réaction au sujet de cet ouvrage.

En effet, pour la préparation de son roman "Le dévoreur", il a lu abondamment le sinistre "Nouveau Journal", animé par Robert Poulet pendant la guerre. Il s'avère décidément nécessaire d'avoir une meilleure connaissance des heures sombres de notre pays pour relever les "oublis" et couper court aux tentatives de réhabilitation politique qui pourraient s'ensuivre.



Joël Rouclour

Thierry Lenoir, Les mendiants, d'après Bruegel, bois, 1998

Brèves

Et « Que vive la démocratie » !

Pour lutter contre l'alarmante progression des partis d'extrême droite, tant en Flandre qu'en Wallonie et à Bruxelles et renforcer la démocratie, la Coordination Nationale d'Action pour la Paix et la Démocratie (CNA PD) a fondé une plate-forme d'associations actives sur le terrain de la citoyenneté en Communauté française. « Que vive la démocratie » réunit une centaine d'acteurs à chacune de ses rencontres. La prochaine aura lieu le 21 mai à Namur. Un manifeste formulant des revendications en matière de fonctionnement de la démocratie sera transmis aux responsables politiques dès le mois de juin.

La plate-forme met sur pied une campagne pour combattre l'extrême droite sur tous les fronts, à l'horizon des élections communales et provinciales d'octobre 2006. Elle s'organisera autour de trois objectifs. Tout d'abord, il s'agira de montrer le vrai visage du mouvement et d'expliquer qu'il est dangereux que le vote extrémiste soit motivé par un déni général des mandataires publics. La plate-forme s'axera également sur l'interpellation du monde politique, car c'est à travers le dialogue que la confiance du citoyen reviendra. Enfin, la campagne tâchera de dynamiser la démocratie locale en encourageant des initiatives, organisant des rencontres et diffusant des informations sur des activités ou des outils de sensibilisation (publications, spectacles...).

D'ici juin, le contenu de la campagne sera défini. L'accent sera mis sur les actions de terrain. Le lancement définitif est prévu pour octobre 2005.

www.cnapd.be - Tél. : 02 640 52 62
cnapd.mottard@skynet.be

Consoloisirs

Comment défendre les usagers du secteur en pleine effervescence du "temps libre"? Convaincu que la culture et les médias ne peuvent devenir des produits de consommation comme les autres, Bernard Hennebert a créé un site Internet pour donner un contre-pouvoir au public. Persuadé que les revendications des artistes seraient davantage prises au sérieux si des associations d'usagers les soutenaient, il souhaite créer de réelles conditions pour que celles-ci soient mises en place.

Aujourd'hui, en effet, la sphère du temps libre est délaissée par les associations de consommateurs traditionnelles, qui se préoccupent beaucoup plus de gadgets technologiques... Mais, la protection des consommateurs de culture (au sens large!), est-ce réellement un besoin urgent? Oui, car, de plus en plus, certains organisateurs suppriment des réductions qui répondeur pourtant à un véritable besoin social. Oui, puisque ce sont les intérêts économiques qui font actuellement la loi en matière de "produits" culturels. Oui encore, car, tout simplement, la défense des usagers participe à la démocratisation culturelle.

Bernard Hennebert
b.hennebert@swing.be - www.consoloisirs.be

LA CRÉATION PAR, POUR ET AVEC TOUS

L'appellation quelque peu abstraite de "Centres d'expression et de créativité" (CEC) désigne en fait une myriade de lieux bien concrets qui, depuis presque trente ans maintenant, proposent à des centaines de personnes, dans un cadre collectif et associatif, de chercher avec leurs mains, leurs yeux, leur corps, leur esprit et leurs émotions à créer un rapport plus dense au monde et à la vie.

Cent septante lieux en Wallonie et à Bruxelles proposent tout au long de l'année des ateliers d'expression dans les domaines les plus variés, des arts plastiques au cinéma d'animation, en passant par le théâtre, le cirque, la musique et la danse ou le stylisme mais aussi des projets hors normes de constructions monumentales, de potagers étranges, de parades lumineuses...

Les CEC sont très diversifiés. Qu'ils soient localisés en milieu rural ou en ville, l'approche et les modalités de fonctionnement dépendent du contexte spécifique où ils se déploient, et du projet de leurs auteurs. Certains sont multidisciplinaires et polyvalents, d'autres sont spécialisés dans un domaine. Certains s'adressent à un large public d'une entité, d'autres touchent un public particulier, souvent fragilisé (handicapés, familles du quart monde, petite enfance...).

Certains sont fondés sur le bénévolat et l'engagement citoyen, d'autres sont davantage professionnalisés. Beaucoup sont autonomes, mais quelques-uns s'inscrivent dans l'orbite d'un Centre culturel ou d'un théâtre.

Au-delà des particularismes, ils partagent des valeurs communes qui sont au fondement de leur identité: l'implication et la participation, la conviction que la culture est un puissant levier de changement et qu'on peut tous être producteurs de culture à condition que chacun puisse stimuler sa créativité, développer son imaginaire, apprendre (voire créer) de nouveaux codes d'expression et fréquenter les chemins de la création.

Dans les ateliers, les animateurs proposent un cadre d'exploration aux participants, au départ d'un thème ou un concept, de matériaux, d'une technique ou d'une approche esthétique. Souvent, une contrainte imposée stimule l'imaginaire et permet de trouver des pistes tangibles de recherche. Démarches courtes et projets de longue haleine cohabitent ou se succèdent au gré des opportunités et des énergies disponibles.

En voici quelques exemples...

Dans l'atelier de stylisme de Woluwé-Saint-Lambert (Ateliers du temps libre), des robes s'élaborent en partant d'un matériau donné, un stock de chemises d'homme récupérées aux Petits Riens. Il s'agit de sélectionner des couleurs qui s'harmonisent, de créer des rythmes en jouant avec les lignes des popelines, de profiter d'un col et de son empiècement pour bâtir le nouveau vêtement, de se laisser guider par les accidents du tissu, les coutures, les surfaces étroites des chemises pour trouver la ligne de sa nouvelle tenue...

A Molenbeek-Saint-Jean, "Notre coin de quartier", un projet monumental se construit méthodiquement. Les adultes en formation, réfugiés pour la plupart, sont invités par un photolangage à exprimer pêle-mêle des idées qui sont simultanément traduites en dessins par l'animateur. Le voyage, l'exil, l'exploitation du sud par le nord sont des thèmes récurrents qui deviendront autant d'images fortes intégrées dans la construction. Après l'élaboration d'une maquette, ils réalisent le chantier avec l'aide de techniciens et d'un sculpteur. Au fil des sessions de formation, un cloître monumental, dans une esthétique héritée de Gaudi, émerge progressivement.

Dans l'atelier de cinéma d'animation Zorobabel à Saint-Gilles, une bande-son repiquée dans un documentaire sur la forêt amazonienne sert de support à la réalisation d'un court métrage. Le principe est de créer un décalage entre image et son. Guidés par le commentaire, l'imagination des enfants se déploie à tous les objets quotidiens de la maison. Le tire-bouchon devient crabe, le pommeau de douche, un serpent...

A Gembloux, des adolescents de l'école du cirque et de l'Atelier sorcier abordent le thème de la puberté. Au départ d'une observation scientifique du fonctionnement des hormones, ils créent des costumes et une dramaturgie pour défiler à la Zinne parade.

A Boussu, les animateurs (CAJ-MIR) ont, durant tout un été, recréé avec les enfants un studio de photographie en s'inspirant de celui de Norbert Ghisoland, photographe à Frameries au début du XX^{ème} siècle. Ayant planté un décor sur la place du village, ils invitaient les passants à venir se faire tirer le portrait. La matière photographique accumulée en 2003 compose un instantané de toute une communauté boraine, à l'instar des clichés de Ghisoland un siècle plus tôt. De plus, en intervenant dans l'espace public, à la manière d'une performance, les enfants ont créé des modes de communication nouveaux et décalés avec la population.

Petites utopies du quotidien, tous ces projets de proximité constituent autant de respirations salutaires et de pieds de nez à la société du spectacle consumériste et normalisante qui nous est imposée en permanence.

Patricia Gérimont
 Responsable du secteur des
 centres d'expression et de créativité
 à la Communauté française

www.educperm.cfwb.be/educperm/educperm.asp



Thierry Lenoir, *A la queue! (au paradis), bois, 1998*

Brèves

La culture en débat! En chantier. Les Etats généraux de la Culture se poursuivent à travers la Communauté française. On s'en réjouit. Il en sort parfois le meilleur bien que, de temps en temps, ce soit le "chacun pour soi". On peut le comprendre: il y a tant à faire, et à espérer... Que cent fleurs s'épanouissent!

La culture pour tous! Où en est-on? Le Centre pour l'égalité des chances reconsidère, dix ans après, le Rapport général sur la Pauvreté (notamment en relation avec la culture) cependant que le Ministère de l'Intégration sociale poursuit le projet de faciliter l'accès à la culture et au sport aux bénéficiaires des CPAS. Les Ministres de la Culture et de l'Education - ensemble - envisagent de réintroduire l'art et la culture à l'école. Utopies? Peut-être pas.

La culture en combat! Le dernier numéro de la revue *Politique* envisage, de manière critique, le rôle et les missions de la RTBF. Au BPS 22, à Charleroi, Jota Castro (il expose aussi à Paris et à Groszny, mais a refusé Moscou) met en boîte Bush, Blair, Berlusconi et s'en prend au Mur qui enserre la Palestine (et Israël). Autre geste fort: avec Handicap International, Jane Evelyn Atwood expose, au Musée de la Photographie, ses photogra-

phies contre les mines anti-personnel et les pays qui continuent à les fabriquer (Etats-Unis, Chine, Russie...). Trente artistes s'impliquent dans NéonNord, un projet qui tend à rapprocher les habitants du Quartier Nord, à Schaerbeek, tout en tenant compte du phénomène de la prostitution. A Mons, au Mundaneum, où Jean Van Lierde a déposé une partie de ses archives, il est question de pacifisme, de l'objection de conscience, de l'Indépendance du Congo, de la Guerre d'Algérie et de celle du Vietnam.

Le Rapport Général sur la pauvreté, 10 ans après...

A l'occasion des 10 ans du Rapport Général sur la Pauvreté, des débats publics sont organisés dès le mois d'avril dans les différentes Provinces du pays, pour se clôturer le 16 juin par un débat national au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles (1). Ils seront suivis d'une publication actualisée du Rapport et d'interpellations ministérielles. Ces onze moments de dialogues, orchestrés par la Fondation Roi Baudouin, à la demande du Ministre de l'Intégration sociale, ont pour objectifs de mobiliser, sensibiliser, écouter un large public à propos des différents thèmes traités dans le rapport (famille, aide sociale, santé, loge-

ment, travail, justice, enseignement et culture) pour identifier huit priorités politiques en matière d'intégration sociale et faire des propositions.

Culture et Démocratie, en collaboration avec Kunst en Democratie, a été chargé par le Centre pour l'Egalité des Chances de mettre à jour la partie du rapport relative au droit à la participation, à la contribution et à la construction de la culture (2).

Le rapport de 1994 était exceptionnel! Pour la première fois, des personnes vivant dans la précarité étaient personnellement impliquées. De plus, la participation culturelle était considérée comme fondamentale. Cependant, les mesures prises depuis lors (Article 27, subsides octroyés aux CPAS...) en faveur du droit à l'épanouissement culturel et social pour les personnes défavorisées, n'ont évidemment pas suffi! La mise à jour du Rapport est donc l'occasion de faire un nouveau bilan et de nouvelles propositions. La contribution de chacun est la bienvenue!

(1) www.kbs-frb.be/code/page.cfm?id_page=125&tid=830&lang=FR&frommail=1

(2) www.luttepauvrete.be/publications/RGP10ans/cultureFR.pdf



Culture et Démocratie



Depuis 1993, Culture et Démocratie rassemble des artistes et opérateurs sociaux afin de promouvoir la culture comme valeur démocratique. Médiatrice ou relais entre les secteurs culturels et associatifs, elle encourage la participation de tous à la vie culturelle.

Fondateur: Bernard Focroulle
Président: Georges Vercheval
Coordinatrice: Sabine Verhelst
Collaboratrice: Séverine Monniez

60 rue de la Concorde - 1050 Bruxelles
Tél.: 02 502 12 15 - Fax: 02 512 69 11
Courriel: cultureetdemocratie@pro.tiscali.be
Site web: www.cdkd.be
Fortis 001-3185141-28

Devenez Membre

Merci à tous les membres, anciens et nouveaux. Votre soutien est essentiel. Notre réseau et nos activités ne peuvent exister et se développer que grâce à vous. Les membres reçoivent le journal et sont invités aux différentes activités.

Les montants des cotisations annuelles s'élèvent à:

Cotisation individuelle:	13 €
Affiliation d'une association ou entreprise, selon ses entrées financières:	
- jusqu'à 125.000 €:	25 €
- jusqu'à 250.000 €:	125 €
- jusqu'à 1.250.000 €:	250 €
- jusqu'à 5.000.000 €:	500 €
- au-delà de 5.000.000 €:	1.250 €

à verser au compte 001-3185141-28

Ont collaboré à ce numéro:

Michel Boermans, Marie Colot, Virginie Devillez, Patricia Gérimont, Richard Kalisz, Marcel de Munnynck, Séverine Monniez, Werner Moron, Joël Roucloux, André Sempoux, Georges Vercheval, Sabine Verhelst.

Imprimerie Jan Verhoeven

Editeur responsable: Sabine Verhelst
60 rue de la Concorde - 1050 Bruxelles

Avec le soutien du Ministère de la
Communauté française Wallonie-Bruxelles
Direction générale de la Culture



Thierry Lenoir, Coin de rue n° 4, bois, 1991

CÔTÉ « IMAGES » : THIERRY LENOIR

C'est un cas, Thierry Lenoir! *Un chroniqueur des temps présents qui, avec conviction, assure Catherine de Braekeleer (1), bouscule les bonnes consciences, la somnolence, l'hypocrisie, le consensus mou.* Il est né à Soignies, en 1960. Chef de bande dès ses dix ans, puis passionné de motos, de rock et de chopes (il aurait dû, génétiquement, faire Jim Morrison, dit-il), il a étudié la gravure à l'École supérieure des Arts visuels de Mons, auprès de Gabriel Belgeonne, qui le considère à la fois comme un *anar* et un tendre, mais aussi comme l'un des plus déterminés de ses élèves!

Fidèle à la technique de la gravure en relief (lino et bois), celle-là même qu'utilisaient les expressionnistes, eux aussi révoltés et contestataires, Thierry Lenoir l'emploie pour dire le monde, en blanc et noir, crûment, et avec une rare vigueur. *Il a, écrit François Liénard (2), de l'affection pour Mona Lisa, Al Capone, Marilyn, les Hell's Angels, La Vierge du Chancelier Rolin qui se croisent au coin d'une rue, dans un café ou dans une salle de body building. Il s'amuse avec la vulgarité, au bord de son précipice, sans jamais y tomber. Reconnu internationalement, il reste, dit Valérie Peclow (2), un provocateur dans l'âme, qui aime choquer, qui a le goût de l'excès, mais qui grave ce qu'il ressent, comme ça vient, pour le plaisir de la matière et du geste, pour la sensation du bois sous le ciseau.*

(1) Directrice du "Centre de la Gravure et de l'Image imprimée", La Louvière

(2) Galerie "Le Chalet de Haute Nuit", Ecaussines